L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 22 juin 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	86	30
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	88	31

Bonne foi mise en doute.

L'amendement proposé à la loi de la taxe sur les corporations est le sujet de vives discussions au Sénat des Etats-Unis; et bien que les hommes les mieux connus, les plus en vue prennent part à ces discussions, cherchent à trouver à la question une solution qui soit acceptable à tous, on semble douter, à tort ou à raison, de la parfaite bonne foi de ces hommes.

Le Président Taft, le secrétaire d'Etat Knox, le sénateur Root et l'Attorney-Général Wickersham cherchent ensemble à découvrir les points de la loi qui pourraient soulever quelque opposition de la part des membres du Congrès, afin d'y remédier, d'y apporter les correctifs.

Jamais comité comme celui à la considération duquel l'amendement a été soumis n'a été composé d'hommes plus influents ni plus éminents.

La clause de l'amendement de la taxe sur le revenu des corporations qui cause le plus d'ennui à traiter est celle relative aux bons émis par une compagnie et détenus en grande partie sinon entièrement par un seul individu, comme dans le cas des bons en or de 5 pour cent de la "United Steel Corporation", pour un montant de $300,000,000, que possède M. André Carnegie.

Une autre cote épineux qui se présente à ceux qui ont redigé la loi, c'est qu'il n'est pas de loi qui interdise à un individu d'absorber tous les gains bruts d'une ou de plusieurs corporations.

La question a été agitée: s'il serait politique de la part de l'administration d'inviter les gérants de corporations à recourir à des ruses de ce genre qui à la longue seraient nuisibles à la minorité des actionnaires bien plus qu'à aucune autre catégorie d'individus.

Le scepticisme quant à la parfaite sincérité de ceux qui considèrent l'amendement proposé à la loi est né du fait que la proposition de l'imposition d'une taxe sur les corporations a eu pour but de maintenir la cohésion dans les rangs des sénateurs républicains, de les empêcher de soutenir l'amendement. Trois avocats connus comme des "avocats de corporations" faisant partie du comité chargé de passer le rabot aux coins de l'amendement, la chose parait risible; mais pour expliquer le choix que l'on a fait d'eux, on affirme que nuls mieux qu'eux ne connaissent les complications des organisations et la façon dont sont administrées les finances des grandes corporations. On garde l'espoir que l'imposition de la taxe sera suivie de la réglementation fédérale de sa perception.

LES RESOLUTIONS DU CONSEIL SUPERIEUR DE LA MARINE EN FRANCE.

45 cuirassés—3 milliards de dépenses.

Chronique parisienne :

Le président de la république a présidé dernièrement, à l'Elysée, une séance du conseil supérieur de la marine, qui a terminé ses travaux.

On connait, au moins dans leurs grandes lignes, les réponses qui ont été faites au questionnaire établi par l'état-major général et dont voici une rapide analyse. Sur l'établissement du programme naval, le conseil a exprimé l'avis que la flotte française devait comprendre 45 cuirassés, 12 éclaireurs d'escadre, 140 torpilleurs, 64 sous-marins. On ne construirait plus de croiseurs cuirassés. C'est d'ailleurs une tendance générale. Elle s'explique par le fait que les croiseurs cuirassés des derniers modèles sont en somme de véritables cuirassés, plus rapides, et que la fusion entre les deux types s'impose. Les éclaireurs remplaceront les croiseurs protégés dont la flotte française est à peu près complètement démunie. Ces éclaireurs, de 5 à 6,000 tonnes, ne seront pas destinés à combattre et ne porteront en conséquence qu'un très faible armement. Ils devront, en revanche, être extrêmement rapides. Ceux qu'on construit depuis quelques années déjà, à l'étranger, donnent des vitesses de 25 à 30 nœuds.

La période d'efficacité attribuée aux cuirassés serait de vingt années. Par suite, les navires cuirassés existant actuellement qui entreraient dans la composition des forces de ligne en 1919, seraient les six cuirassés type "République" et les six cuirassés type "Danton", auxquels se joindraient les quatre croiseurs cuirassés type "Gambetta", plus "l'Ernest-Renan", le "Waldeck-Rousseau" et "l'Edgar-Quinet".

Avec les torpilleurs, ou du moins avec les contre torpilleurs, le conseil perpétue un genre de navires destinés à accompagner les escadres, à côté desquelles leur faible tonnage, qui ne leur permet pas d'affronter certaines mers, les rend inaptes à des services bien sérieux. Dailleurs si on a jugé que les éclaireurs, pour être bons à quelques-chose, devaient déplacer 5 à 6,000 tonnes, pourquoi persister à envoyer en haute mer des coques qui n'en jugent que 5 à 600

Les torpilleurs affectés à la défense du littoral seront, si les propositions du conseil sont écoutées, réduits au nombre de 80; ils seront, il est vrai, aidés dans leur rôle de défenseurs des côtes, par 64 sous-marins qui, tous, devront être du grand modèle, offensifs et à grand rayon d'action.

Tout ce programme devrait être exécuté en 1925.

Pour les premiers cuirassés à mettre sur cale en 1910, le conseil recommande le déplacement de 22,000 tonnes, 20 nœuds de vitesse, un armement composé uniquement de pièces de 305 m/m, au nombre de 12 probablement, et comme défense contre les torpilleurs, 18 canons de 14 centimètres en casemate.

Pour ce qui est des arsenaux, le Conseil supérieur a demandé la suppression pure et simple de Rochefort (très fâcheuse à mon avis), une réduction de Lorient, où seraient seulement conservés les chantiers de construction pour les grosses unités. Tous les efforts se concentreront sur Cherbourg, Brest, Toulon et Bizerte.

Dans chacun de ces ports, quatre bassins de radoub devraient être toujours prêts à recevoir nos plus grosses unités.

Quelques autres résolutions ont également été prises concernant des points de moindre importance, tels que construction de bâtiments poseurs de torpilles de blocus, d'un matériel permettant de draguer ces mêmes torpilles, etc.

Constructions de cuirassés et approvisionnements de toutes sortes exigeront une dépense de 3 milliards environ, à répartir sur dix exercices.

Tout ceci est fort bien et, à part une ou deux critiques de détail, les décisions du Conseil supérieur de la marine paraissent excellentes.

Mais, hélas ! comment ne pas se rappeler que plusieurs consultations du même genre lui ont déjà été demandées à des époques point si éloignées, et que des avis non moins sages que ceux qu'il vient d'exprimer sont toujours restés lettre morte !

S'il doit en être de même, cette fois encore, on aurait vraiment pu économiser cette manifestation platonique !

Collège de l'Immaculée Conception.

Distribution de diplômes, de médailles et de prix.

Le théâtre Tulane a rarement ouvert ses portes à une foule aussi nombreuse que celle qui assistait hier soir aux exercices de fin d'année du collège de l'Immaculée Conception.

Fondé à la Nouvelle Orléans en décembre 1847 par la Société de Jésus, ce collège a déjà fourni une carrière brillant ; et à la manifestation d'hier il était aisé de constater qu'il n'a rien perdu de sa popularité d'autrefois.

Les RR. PP. Jésuites sont des éducateurs sans supérieurs, cela se conçoit : ils se sont voués à l'enseignement comme à la prédication de la morale chrétienne, et à l'exercice de leur double apostolat consacrent leur vie entière. En 1856, l'Assemblée Législative de l'Etat donnait à leur collège tous les droits, tous les privilèges universitaires, ce qui ajoutait à l'importance de leur institution.

La soirée d'hier a été ouverte par l'interprétation d'un drame anglais intitulé : *For the House of St Quentin* dans lequel se sont faits applaudir MM. John Finney, Henry Baudéan, Thomas McLaffon, Denis Casey, James Mallon, Alfred Bonomo, Henry Miller, Octave Cassegrain, Francis Mottram, William Scheppegrell, John Brennan, Lucien Troxler, William Pellerin, Sumter Marks, William O'Hara, Herbert Waguespack, Eugène Perrier, John St-Paul, Henderson Shields, William Foley, Kellum Culligan, Christie Everett, Louis Guidry, Philip Leonhard, James Perry.

Pendant les entr'actes, un brillant orchestre s'est fait entendre, et de suite après la chute du rideau sur le dénouement du drame, M. John C. Finney a prononcé un Valedictory.

Voici l'ordre dans lequel ont été distribués les médailles et les prix :

Bachelers ès-Arts—John G. Finney, George V. Claren, George J. Ford, William J. O'Hara, Paul J. Fourchy, Auguste J. Pareti, George J. Young.

Bachelier-ès-Sciences—George R. Coumes, Joseph J. Fraering, Clarence J. Wichser, Francis L. Mottram, Thomas E. McLaffon, Albert E. Le More, Francis J. Williams, Cyril J. Burkhardt, J. Samuel McGuire.

MEDAILLES D'OR.

Philosophie Mentale—George J. Ford.

Sciences Naturelles—Francis L. Mottram.

Doctrine Chrétienne—Louis J. Dubos.

Doctrine Chrétienne, classe primaire—Bernard H. Greham.

Elocution en Public—Alfred J. Bonomo.

Composition anglaise—Sumter D. Marks.

Composition latine—Alfred J. Bonomo.

Arithmétique—Hébert W. Waguespack.

Elocution — Cours classique — Sumter D. Marks.

Elocution—Cours académique—L. Emile Stouse.

Calligraphie—John J. Breslin.

Pontualité — Francis T. Goodspeed.

COUVENT DES URSULINES

Cent-quatre-vingt-deuxième fête scolaire.

C'était fête hier, dans les murs du vieux monastère ; tout un monde de parents et d'amis avait envahi de bonne heure la pieuse demeure, désireux, anxieux d'assister à l'intéressant spectacle qui lui était promis : les exercices de fin d'année du Couvent, exercices qui, pour être à quelques variantes près, toujours les mêmes, émeuvent agréablement cependant ceux qui y assistent, et plus peut-être ceux qui y prennent part.

Si, nous l'avons déjà dit, le couvent a des austérités, il s'en dégage en pareille circonstances ; et les cloches du monastère, graves tout à l'heure, ont maintenant de charmantes volées. La sonnerie joyeuse s'élance ; ses ondes sonores s'épandent en notes caressantes, et à cet appel, longtemps endormi, répondent des voix auxquelles le bonheur donne des intonations agréables. Sonnez donc : cloches, sonnez encore : c'est le festival du printemps et de la jeunesse. Et la longue théorie de jeunes filles allègres, radieuses reprend le chemin inoublié de la salle peuplée de souvenirs, où si fréquemment furent ressenties les émotions d'une matinée de distribution de récompenses.

Quand tout le monde se trouvait en place, la fête a commencé, le programme suivant a été exécuté avec un rare bonheur, car chacune des exécutantes a recolté sa bonne part d'applaudissements.

Barcarolle.....M. Moszkowski
Piano A.—Mlle A. Broussard.
Piano B.—Mlle B. Menville.
Les Couronnes...Chœur.. D. Eden.
Salutatory.....Mlle D. M. Bunch.
The Triumphant Banner.....
.....E. T. Paull.
Piano A.—Mlles M. Barker. M. LeBlanc.
Piano B.—Mlles M. Haydel, A. Himel.
Piano C.—Mlles M. Darby, B. Foret.
Piano D.—Mlles S. Foret, J. Ferchaud.
Piano E.—Mlles U. Levy, B. Menville.
Orgue.—Mlle N. Badeaux.

"L'ENTREE DE LA JEUNE FILLE DANS LE MONDE."

Dialogue

Amélia, jeune fille.....
.....Mlle A. Broussard
L'Institutrice.... " A. Ferchaud
La Beauté..... " M. Lemoine
La Piété..... " B. Menville
La Fortune..... " M. Tassin
La Modestie ..... " A. Rivet
L'Américain patriote orchestre de Ste-Ursule.
Violons—Mlles M. Barker, S. Foret, J. Serpas, N. Badeaux.
Mandolines—Mlles C. Isaguirre, Ma E. Moreno.
Mandola—Mlle R. Selva.
Cornet—Mlle I. Allain.
Tambours — Mlles W. Foret, S. Gaudé.
Accompagnatrices : piano, Mlles G. Gibbens, C. Keller. Orgue, Mlle M. Tassin.
Steinert's, marche, V. Hammerel.
Piano A—Mlles Schryver, L. Fernandez, S. Perret.
Piano B—Mlles E. Hymel, R. Le-Bourgeois, G. Carpinteyro.
Piano C—Mlles I. Baiser, L. Riemer, F. Bourgeois.
Piano D—Mlle W. Foret, L. Lemoine, P. Naquin.
Piano E—Mlle S. Gaudé, A. Hannon, L. Naquin.
Orgue—Mlle M. Tassin.

PONTIA.

DAUGHTER OF PILATE.

Dramatis personæ

Pontia, Pilate's Daughter, Mlle B. Menville.
Corina, Smaller of sister Pontia, Mlle N. Townsend.
Claudia Proctes, mother of Pontia, Mlle A. Broussard.
Petronilla, jewish maiden, Mlle M. Lemoine.
Agrippina, empress of Rome, Mlle D. M. Bunch.
Tullia, daughter of Jairus, Mlle G. Gibbens.
Miriam, Ruth, jewish girls, Mlles M. Darby, M. Barker.
Dimonah, daughter of Herodias, Mlle M. Loeliger.
Miranda, Octavia, small children of emperor Claudius, Mlle R. Townsend, F. Freret.
Cornelia, Roman Augur's Wife, Mlle A. Ferchaud.
Cassandra, Greek slave, Mlle M. Greene.
Roxana, Persian slave, Mlle J. Ferchaud.
Ethelinda, British slave, Mlle G. Jackson.
Flamentina, a Vestal Virgin, Mlle M. Tassin.
Pamphilia, keeper of Palentine prison, Mlle A. Folse.
Angel, Mlle U. Levy.
Attendants, Angels, Slaves, Etc.
Barbier de Séville..... Ouverture G. Rossini.
Piano A—Mlles R. Selva, A. Ferchaud.
Piano B — Mlles G. Gibbens, H. Gibbens.
Piano C—Mlles M. Tassin, A. Poirrier.
Piano D—Mlles L. Trahan, C. Izaguire.
Piano F—Mlles L. Caillouet, I. Allain.
Violons—Mlles M. Barker, S. Foret, N. Badeaux, I. Serpas.
Orgue—Mlle A. Broussard.
Adieu..... Par les 1ères classes
Valedictory..... Mlle B. Menville
Médailles d'or et diplômes—Mlles Mabel A. Lemoine, Alice M. Broussard, Blanche Menville, Dollie M. Bunch.

Distribution des Prix.

Allocution par le T. R. Monsignor Laval, V. G.

"Quel plaisir nous allons partir", Chœur.

Doctrine Chrétienne — Médailles d'Or—Mlles Alice Broussard, Blanche Menville, Mabel Lemoine, Dollie May Bunch.

Doctrine Chrétienne — Médaille d'Argent—Mlles Amélie Rivet, Alnice Ferchaud, Isabelle Guidry, Laure Trahan, Marie Greene, Jeanne Cabrol, Aline Heinel, Régina Selva, Stella Perret.

Couronnes Or et Argent — Excellence. Premiers honneurs : Mlles Isabelle Guidry, Laure Trahan.

Seconds honneurs — Mlles Dollie May Bunch, Mabel Lemoine, Alice Broussard, Blanche Menville, Pauline Naquin, Regina Selva.

Troisièmes honneurs—Mlles Amélie Poirrier, Aline Himel, Stella Perret, Marie Greene, Jeanne Cabrol.

Médaille d'Or— Composition anglaise, Mlle Blanche Menville.

Médailles d'Argent—Mlles Alice Broussard, Gladys Gibbens.

Médaille d'Or— Elocution; Mlle Blanche Menville.

Médaille d'Argent— Mlle Dollie May Busch.

Médailles d'Or —Musique, Mlles Alice Broussard, Blanche Menville.

Médailles d'Argent—Mlles Gladys Gibbens, Regina Silva, Lizzie Caillouet.

Médailles d'or—Chant sacré Mlles Alice Broussard, Blanche Menville.

Médailles d'or — Maintien. Mlles Mabel Lemoine, Dollie May Bunch.

Médaille d'argent — Méritée par Mlles Isabelle Guidry, Laure Trahan, Alice Broussard, Amélie Rivet, Stella Perret ; échue à Mlle Stella Perret.

Latin—Prix, Mlles Alice Broussard, Mabel Lemoine, Blanche Menville, Dollie May Bunch.

Elocution—Prix, Mlles Mabel Lemoine, Alice Broussard.

Melegnano.

Le combat de Melegnano, dont c'était le 10 juin le cinquantenaire, fut une des plus fâcheuses journées de la campagne. Non que la victoire ne l'ait pas couronnée, mais on la paya trop cher. Le maréchal Baraguay d'Hilliers voulait avoir sa journée. Il attaqua sans attendre que les troupes du général Niel et du maréchal de Mac Mahon eussent pris position pour le seconder.

Sur l'ordre qu'il donnait au colonel Paulze d'Ivoy, de lancer le 1er zouaves et le 3e de ligne contre les murailles fortifiés, le colonel lui ayant fait observer qu'une demi heure plus tard les Autrichiens seraient cernés, le maréchal le regarda droit dans les yeux et lui dit : "—Avez-vous peur ?" Saluant, Paulze d'Ivoy courut exécuter l'ordre. Quelques instants plus tard, il tombait mort avec trente-deux officiers de son régiment et presque autant du 33e.

En tombant le colonel eut encore la force de crier : "—Veillez au drapeau ! En avant !"

C'était un vétéran d'Afrique. La veille au soir d'Isly, rapporte M. Germain Bapst, dans une réunion d'officiers, il avait offert un quart d'eau sucrée en guise de punch (il n'y avait pas autre chose) au maréchal Bugeaud. Celui-ci, après l'avoir bu, dit en hochant la tête : —"Il n'y a pas beaucoup de sucre." A quoi le colonel Paulze d'Ivoy répondit : — "Eh bien, monsieur le maréchal, c'est la ration de toute une compagnie."

Quand Napoléon III vint, le lendemain, visiter Melegnano, l'aspect du village était affreux. Sur la chaussée de la grand'route, derrière les murs, sur la place, devant l'église et le long du cimetière, des zouaves aux fronts chauves et aux barbes de patriarches étaient gisants, morts, empilés par endroits, rageant dans le sang et la boue ; au milieu de la place, le colonel Paulze d'Ivoy et son cheval. Et partout des blessés, mouillés, trempés, crottés, lamentables à voir dans leur saleté [il avait fait la veille, de 7 heures à 10 heures du soir un orage d'une violence inouï].

L'Empereur, apprenant que tout ce sang était versé en pure perte, entra, malgré sa timidité, dans une violente colère. Il s'exprima sur le compte du maréchal avec la plus âpre sévérité, à quoi un des généraux présents, répondit :—Napoléon Ier l'eût fait fusiller.

Baraguay d'Hilliers était aussi dur pour lui même que pour les autres. Sa mort le prouva bien. Il avait quatre-vingt trois ans et était à Bourbonne-les-Bains, encore plein de verdeur, lorsqu'un matin il s'aperçut qu'il était, durant son sommeil, oublié comme un enfant au maillot; n'admettant pas qu'un maréchal de France pût ainsi tomber en enfance, il envoya dans la journée des cartes à ses collègues et aux veuves des maréchaux, avec P. P. C., et se tua le soir.

La question de l'immigration.

St-Pétersbourg, 22 juin.—Le Prince Grégory Lvoff et M. Poliner, président et secrétaire de l'Organisation des Zemstvos Unis, quitteront St-Pétersbourg cette semaine pour l'Amérique où ils vont étudier à fond la question de l'immigration et des conditions de transport qui leur sera très précieuse croient ils, dans la solution du problème de colonisation qui confronte la Russie en Sibérie.

Mort d'un peintre anglais.

Great Marlow, Angleterre, 22 juin — Edward John Gregory, président de l'Institut royal des Peintres aquarellistes, est mort aujourd'hui à Great Marlow.

Le défunt était âgé de 59 ans.

Les expériences des frères Wright à Fort Meyer.

Washington, 22 juin—En dépit des résultats merveilleux qu'ils ont obtenus dans ce pays et à l'étranger les frères Wright éprouveront cependant une certaine difficulté à remplir les conditions qui leur ont été imposées par le gouvernement des Etats-Unis, conditions dont dépend l'acceptation formelle de leur aéroplane pour le service de l'armée.

L'épreuve de vitesse comporte que l'aéroplane doit couvrir une distance de cinq milles en ligne droite, à partir du polygone de Fort Meyer, et retour, soit une distance totale de 10 milles.

Une vitesse de quarante milles à l'heure doit être maintenue avec et contre le vent. Si la vitesse est inférieure à 36 milles, la machine ne sera pas acceptée.

Orville Wright, qui dirigera en personne l'aéroplane, ne doute pas du succès quoiqu'il ne cherche pas à cacher que ces conditions sont particulièrement dures. Ce qui inquiète le plus les frères Wright est la nature du terrain, très accidenté aux environs de Fort Meyer, et peu propice de ce fait aux évolutions d'un aéroplane.

Bureau d'express dévalisé.

Green Bay, Wisc., 22 juin—Deux bandits ont pénétré, la nuit dernière, dans les bureaux de la United States Express Company, et, le revolver au poing, ont obligé le gardien à ouvrir le coffre-fort. Les voleurs se sont enfuis en emportant une somme de 5 000 dollars.

La santé de M. Harriman.

Vienne, 22 juin—M. Harriman, dont l'état de santé s'est beaucoup amélioré depuis son arrivée à Vienne, a fait aujourd'hui une longue promenade en automobile avec sa famille.

La retraite du secrétaire Wilson.

Washington, 22 juin—Le bruit court dans les milieux officiels de Washington que M. James Wilson, secrétaire du département de l'Agriculture, prendra sa retraite dans le courant du mois de décembre prochain. Il serait remplacé par le congressiste C. F. Scott, du Kansas.

Le secrétaire Wilson fait partie du Cabinet depuis 13 ans.

Les vacances de l'amiral Dewey.

Washington, 22 juin—L'amiral et Mme George Dewey quittent Washington vers la fin de la semaine pour aller passer leurs vacances d'été à Hot Springs, Vie.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 71. Commencé le 1er avril 1909

L'ARGENT ET L'AMOUR

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIÈME PARTIE

LA COURSE A L'HERITAGE

XIII

(*Suite.*)

Il partit tout à fait rassuré, le vieux laboureur et il alla aussi vite que le lui permirent ses pauvres jambes, annoncer la bonne nouvelle à sa fille et aux petits enfants qui seraient bien heureux de revoir leur grand frère.

Car du moment que M. Albert, la providence des malheureux et des faibles du quartier, voulait bien s'en occuper, ah, il était bien tranquille, le père Rousset !

.....

Albert tint sa promesse.

Dès le lendemain il se mit en campagne. Ce terme n'est pas exagéré, et il ne surprendra aucun de ceux qui ayant eu à solliciter de l'administration le bénéfice d'un droit ou d'une faveur, se sont heurtés aux règlements inextricables, aux gens grincheux qui les appliquent, ont dû faire, pendant des heures, antichambre dans des salles qui on, toujours un aspect maussade, sombre et rébarbatif, comme si l'administration prévoyante voulait préparer les visiteurs à l'accueil qui les attend.

Mais toutes ces démarches, toutes ces visites, plus fastidieuses encore que ne le supposait le père Rousset, furent salutaires à Albert.

Grâce à elles, il reprit contact avec les hommes, avec la vie.

Il reprit conscience de ses devoirs envers lui-même, envers sa mère, envers les autres.

Un grand apaisement se fit en lui.

Et quand il vint, dans la modeste chaumière, annoncer au père Rousset qu'il avait enfin réussi, il n'était pas moins ému que le vieux paysan.

—Ah ! monsieur Albert, s'écria ce dernier, le regard humide de joie et de reconnaissance, nous vous devrons tout ce qui, dans notre pauvre vie, nous arrive d'heureux !

—Ce que j'ai fait est bien peu de chose.

—Peu de chose ! Quand vous nous apportez le salut ! s'écria à son tour, la pauvre veuve, la mère du soldat qui allait revenir et qui, demain, de ses bras jeunes et vigoureux, remuerait la terre pour lui arracher la nourriture de toute une famille.

—Que de reconnaissance nous vous garderons ! reprit la veuve. Et Dieu qui vous a déjà donné la beauté, la fortune la santé....

Albert se sauva bien vite pour ne pas en entendre davantage.

Mais arrivé sur le seuil de l'humble maison, il se retourna vers le père Rousset.

Sous ses paupières brillait une larme.

—Ne me remerciez pas, dit-il d'une voix énigmatique. C'est vous qui m'avez rendu service !

.....

A partir de ce jour il vécut de nouveau d'un vie à peu près normale.

Il revit la Renaude et, sur ses instances, il consentit à lui ouvrir son cœur, à lui raconter tout ce qui s'était passé.

La vieille femme connaissait déjà en partie les scènes dont Vichy avait été le théâtre.

Malgré les supplications de madame Marise, qui ne cessait de lui recommander la discrétion la plus absolue, madame de Cabrol n'avait pas pu se retenir.

Elle avait raconté le scandale aux Richaud et, par Lise, la Renaude avait tout appris.

Quand Albert lui eut fait lire la lettre de Marthe, elle se montra plus perspicace que lui.

Elle sut lire entre les lignes et comprendre que la jeune fille, en déclarant qu'elle n'était pas digne de lui, ne faisait sans doute pas allusion à une faute personnelle, mais à un ensemble de circonstances dont elle n'était peut-être pas responsable.

Cette explication ne put convaincre le jeune homme.

Il haussa les épaules :

—Vous ne pouvez pas vous résoudre, Renaude, à croire à la culpabilité de Marthe, dit-il avec un peu d'humeur. Vous cherchez des explications invraisemblables, des excuses, des circonstances atténuantes, que sais-je, moi ?

—Rien ne me fera changer d'avis, mon enfant. J'ignore les causes réelles qui ont fait agir Marthe et sa mère, mais je suis sûre que la jeune fille n'a pas commis les vilaines choses dont tu l'accuses.

—Mais ce n'est pas moi qui l'accuse....

—Qui est-ce alors ? Milou, Lucien ?

—Pas même. Ce sont les faits qui la condamnent, c'est elle-même qui avoue....

—Non, non. C'est toi qui interprètes mal les faits et l'aveu de Marthe. Ce n'est pas du tout la même chose.

—Vous me fâchez, Renaude, en voulant quand même me donner tort !

—Je ne te donne pas tort, mon enfant. Car je t'excuse.... et je t'aime.... j'essaie de t'expliquer....

—Tout n'est que trop clair, hélas !

—Tout au contraire est obscur, et la présence seule de Milou et de Lucien en cette affaire devrait suffire à éveiller tes soupçons, à te mettre en garde, même contre ce qui te paraît le mieux établi.

Albert haussa encore les épaules et ne répondit rien.

—Milou et Lucien ! continua la Renaude. Je ne sais quels projets ténébreux, machivéliques, ils ont bien pu tramer.

"Mais je les redoute l'un et l'autre comme la peste !

"Ce sont tes deux mauvais génies....

—Je le sais.

—Prends bien garde ! Et partout où tu trouveras leurs mains, méfie-toi.

Après quelques instants de silence, durant lesquels la Renaude et Albert s'étaient rappelé le passé, la vieille femme reprit :

—Tu sais aussi bien que moi de quoi ils sont capables. Tu n'as pas oublié, je suppose, le moulin de Font Couverte ?

"Milou aurait machiné quelque plan infernal, digne de son esprit diabolique, pour perdre Marthe et sa mère, que je n'en serais pas surprise.

—Mais dans quel but aurait-il fait ça ?

—Je l'ignore. Je me méfie, voilà tout.

"A ta place, je ne me tiendrais tranquille que lorsque je connaîtrais toute la vérité et les causes des événements dont nous ne connaissons encore que les effets.

"En attendant, je commencerais par douter de tout, même du témoignage de mes yeux.

Albert ne répondit rien.

Il restait assis en face de la vieille femme, près du manteau de la cheminée, sous lequel elle se tenait suivant une ancienne habitude.

Sa pensée s'égarait dans des réflexions lointaines et douloureuses.

—Sais-tu ce que tu devrais faire, reprit la paysanne ?

"En tout cas, voici ce que je ferai, moi si j'étais à ta place.

"J'irais à Paris. Je procéderais à une enquête minutieuse ; je fouillerais tout le passé de Marthe et de sa famille. Je n'en laisserais aucun coin inexploré.

—A quoi bon tout cela ? Tout est fini, n'est-ce pas ? Il vaut donc mieux que je tâche d'oublier.

—Mais pourras-tu oublier ?

—Je m'y efforcerai.

—Et tu ne réussiras sans doute qu'à souffrir davantage.

—C'est probable, en effet.

—Alors, mon conseil est le plus sage.

La Renaude voulut procéder elle même à une petite enquête.

Les faits et gestes de Milou la préoccupaient par dessus tout.

Elle l'avait vu à l'œuvre. Comme elle l'avait dit, elle le redoutait à l'égal de la peste.

Et par un pressentiment, par une intuition de l'esprit dont nul raisonnement ne pouvait avoir raison, elle sentait que c'était lui, la clef de l'énigme.

—S'il était possible, pensait-elle, d'avoir l'explication certaine de ses faits et gestes, bien des mystères s'éclaireraient sans doute.

"Et d'abord, qu'est-il allé faire à Vichy ?

Elle voulut se renseigner.

Elle avait appris que le vieux Pascalet s'était absenté pendant quatre jours, sans dire où il allait

Elle le soupçonnait de s'être rendu à Vichy, à la recherche de Mariette, qui elle-même avait suivi Milou.

Un jour elle se trouva comme par hasard sur son chemin.

—Eh bien, Renaude, dit le paysan !

—Eh bien, Pascalet ?

—Ça va-t-il toujours comme